

## MIRBEAU ET LOMBROSO

Dans le champ littéraire du second dix-neuvième siècle, Octave Mirbeau occupe une place à part. Écrivain inclassable, pour n'être ni politiquement, ni littérairement correct<sup>1</sup>, il accumule comme à plaisir les paradoxes et les contradictions, où certains ont cru voir des incohérences et des palinodies. Journaliste le mieux payé de son temps, critique influent, écrivain reconnu et célébré à l'échelle européenne, il n'en est pas moins un marginal des lettres<sup>2</sup>, considéré souvent comme subversif et infréquentable ; après avoir mis à mal la forme romanesque et proclamé la mort du théâtre, il n'en a pas moins triomphé dans le roman comme sur la scène ; progressiste, chantre de la modernité, des découvertes scientifiques et de leurs applications techniques, dont il est un des premiers utilisateurs, il est aussi un écologiste avant la lettre, et il ne cesse de dénoncer les dangereuses illusions scientistes, incarnées notamment par Lombroso, et de voir dans les ingénieurs une menace pour l'humanité. Pour mieux comprendre comment l'auteur de *L'Abbé Jules* et de *La 628-E8* a jugé Cesare Lombroso, dont il a lu et médité les deux œuvres essentielles<sup>3</sup>, il convient au préalable de dégager sa vision des hommes et de la société et de mettre en lumière son projet littéraire.

### RÉVOLUTION DU REGARD ET MARGINALITÉ

Octave Mirbeau a entrepris, dans le domaine de l'écriture, une véritable révolution culturelle parallèle à la révolution du regard des impressionnistes, qu'il a portés au pinacle, et de ses "dieux" Claude Monet et Auguste Rodin, dont il a été pendant trente ans le chantre attitré. Adeptes d'une pédagogie de choc, il a délibérément froissé nos habitudes confortables, transgressé nos interdits, éveillé notre esprit critique, pour nous contraindre à nous poser des questions que nous aurions préféré éviter et à apercevoir ce que, "aveugles volontaires", nous refusions de regarder en face. Telle est en effet, selon lui, la mission de l'écrivain, mission de désaveuglement d'autant plus indispensable, et aussi d'autant plus difficile, que ce qu'il est convenu d'appeler "l'éducation" n'est à ses yeux qu'une entreprise de décervelage et de crétinisation : la famille, l'école, l'Église catholique et l'armée constituent des usines où l'on fabrique à la chaîne de « *croupissantes larves* » humaines<sup>4</sup>, qui seront des prolétaires corvéables à merci, des contribuables soumis, des soldats sans états d'âme et des électeurs moutonniers.

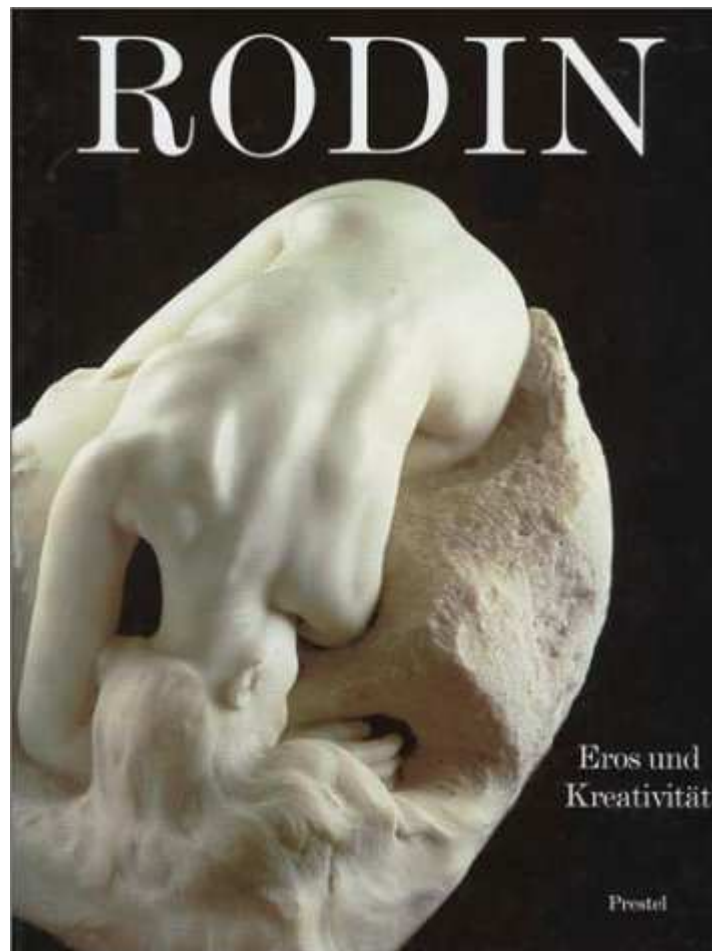
---

<sup>1</sup> Voir Pierre Michel, « Un écrivain politiquement et culturellement incorrect », in *Un moderne : Octave Mirbeau*, J.& S. éditeurs – Eurédit, 2004, pp. 9-36.

<sup>2</sup> Voir notre article « Octave Mirbeau et la marginalité », in *Figures du marginal*, Cahier n° XXIX des *Recherches sur l'imaginaire*, Presses de l'Université d'Angers, 2003, pp. 93-103.

<sup>3</sup> Le catalogue de la seconde vente de la bibliothèque de Mirbeau, 20-21 juin 1919, signale deux œuvres de Lombroso : *L'Homme criminel*, paru chez Alcan en 1887, et *L'Homme de génie*, paru en deux volumes en 1889, chez le même éditeur. Tous ont été reliés par Paul Vié, ce qui est manifestement un signe d'intérêt. Pour notre part, nous nous référons à l'édition de 1889 de *L'Homme de génie* et à l'édition de 1895 de *L'Homme criminel*, et c'est à ces éditions que renvoient les indications de pages.

<sup>4</sup> Voir notre édition de ses *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrézien, 1990.



Une minorité d'humains échappent à ce « *massacre des innocents* » : ce sont les artistes. Le véritable artiste, tels Monet, Van Gogh ou Rodin, c'est celui qui voit, qui ressent, qui admire, dans l'infinité de sensations que le monde extérieur nous propose, ce que l'individu moyen, dûment abêti, ne verra, ne sentira et n'admira jamais. C'est un être d'exception qui, d'emblée, du fait de ses exigences, de son tempérament et, plus encore, de son regard qui a résisté à l'uniformisation, ne peut être qu'en rupture avec une société mercantile, où l'avoir se substitue à l'être, où le culte dominant est celui du veau d'or, où l'argent est la condition du succès et du prestige. L'artiste est un étranger, un marginal, un irrécupérable. Aussi bien les artistes sont-ils l'exception, et les plus créatifs d'entre eux, les génies tels que Rodin, sont-ils impitoyablement pourchassés, traqués et abattus « *sans relâche, comme les grands fauves*<sup>5</sup> ». Heureusement, entre la masse amorphe d'êtres larvisés et émasculés et cette minorité, marginalisée et moquée, que sont les véritables artistes, existent ceux que Mirbeau appelle des « *âmes naïves* ». C'est-à-dire des individus qui, certes, ne sont pas parvenus à développer leurs potentialités créatrices — la famille et l'école sont passées par là —, mais qui, parce qu'ils ont résisté mieux que d'autres au laminage des cerveaux, ont conservé quelques restes de l'enfant qu'ils ont été et de leurs aspirations d'antan et se laissent moins facilement duper que d'autres par les « *grimaces* » de respectabilité des dominants.

Parmi ces *âmes naïves*, il en est que leur statut social prédispose à jeter sur la société un regard débarrassé des œillères des habitudes et des « *chiures de mouches* » des préjugés : ce sont les marginaux, qui vivent, certes, à l'intérieur de la collectivité, mais qui y sont victimes d'oppressions spécifiques ou de processus d'exclusion qui leur permettent du même coup, comme aux artistes sur un autre registre, de voir ce que les autres ne voient pas. Au premier rang de ces marginaux, quatre

---

<sup>5</sup> « Au conseil municipal », *Le Journal*, 12 juillet 1899 (*Combats esthétiques* de Mirbeau, Séguié, 1993, t. II, p. 228). Et Mirbeau d'ajouter : « *Ceux qui ont pu détruire un homme de génie et montrer sa peau à la société touchent une prime* », au premier chef « *les critiques qui se consacrent à cette chasse fructueuse* »...

catégories auxquelles Mirbeau s'est spécialement intéressé : les domestiques, les prostituées<sup>6</sup>, les vagabonds, et aussi les "fous", nombreux dans les contes de Mirbeau, qui les présente toujours comme des êtres inoffensifs, rêveurs et douloureux, que l'on tient soigneusement à l'écart des individus normalisés pour qu'ils ne risquent pas de les contaminer en posant des questions auxquelles la société serait bien en peine de répondre. Aussi bien tous les individus dotés d'une forte personnalité, et *a fortiori* ceux qui contestent les fondements mêmes de l'ordre social jugé "naturel" ou "normal", quoique visiblement pathogène, sont-ils considérés comme fous, histoire de démonétiser leurs propos et de désamorcer la bombe qu'ils représentent.. Tous présentent l'intérêt éminent, pour le projet politico-littéraire de Mirbeau, d'être potentiellement subversifs par le regard qu'ils jettent et, partant, nous obligent à jeter à notre tour, sur les hommes et sur la société. Loin donc de les condamner, il voit en eux de précieux auxiliaires.

On comprend d'entrée de jeu à quel point la vision mirbellienne est radicalement opposée à celle du criminologue italien. D'un côté, un savant, ou prétendu tel, qui utilise son expérience médicale et ses recherches anthropométriques (il a mesuré 5 903 criminels !), menées à froid, dans l'espoir de protéger l'ordre social supposé civilisé, mais constamment menacé par l'existence de ces marginaux que sont les génies, les prostituées, les vagabonds et les criminels en tous genres ; de l'autre, un réfractaire, un imprécateur, un écrivain révolté par les « *turpitudes sociales* » et rêvant de dynamiter une société pourrie qui secrète la misère, l'exclusion, l'oppression et l'esclavage sexuel. Leurs valeurs et leurs espérances sont décidément antipodiques. Mais voyons de plus près comment l'auteur du *Journal d'une femme de chambre* traite celui de *L'Homme de génie* et tourne ses thèses en dérision. On peut dégager trois critiques majeures.

## UNE MÉTHODE ANTI-SCIENTIFIQUE

On sait que, pour donner à ses conclusions, l'apparence de scientificité, Cesare Lombroso a accumulé une quantité ahurissante des données les plus disparates, et que ses disciples, Émile Laurent ou le docteur Perrier, ont poussé jusqu'à l'absurde la collecte hétéroclite des mensurations des délinquants en tous genres<sup>7</sup>, dans l'espoir de démontrer sa thèse du criminel-né. L'ennui est que le lien de causalité entre la taille ou la forme du crâne (ou du pénis<sup>8</sup>), et les activités criminelles qui sont supposées en résulter n'a jamais été établi, et n'a aucune chance de jamais l'être. Dès 1887, le professeur Topinard a eu beau jeu de souligner le caractère artificiel de ce stérile assemblage de données qui ne visent qu'à impressionner l'imagination des faibles. À son tour Mirbeau se gausse de ces prétentions à la scientificité dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* (1901), où un faux savant du nom de Triceps, extrapolant les thèses de Lombroso à l'ensemble des classes dites « *dangereuses* », prétend démontrer, par une « *expérimentation rigoureuse* », que les pauvres sont des dégénérés :

*Je me procurai une dizaine de pauvres offrant toutes les apparences de la plus aiguë pauvreté... Je les soumis à l'action des rayons X... [...] Ils accusèrent, à l'estomac, au foie, aux intestins, des lésions fonctionnelles qui ne me parurent pas suffisamment caractéristiques et spéciales... Le décisif fut une série de taches noirâtres qui se présentèrent au cerveau et sur tout l'appareil cérébro-spinal... Jamais, je n'avais observé ces taches sur les cerveaux des malades riches, ou seulement aisés... Dès lors, je fus fixé, et je ne doutai pas un instant que, là, fût la cause, de cette affection dementielle et névropathique : la Pauvreté... [...] Je séquestrai mes dix pauvres dans des cellules rationnelles appropriées au traitement que je voulais appliquer... Je les soumis à une alimentation intensive, à des frictions iodurées sur le crâne, à toute une*

---

<sup>6</sup> Voir notre article « Octave Mirbeau et la femme vénale », dans *Métiers et marginalité dans la littérature* », cahier n° XXX des *Recherches sur l'imaginaire* de l'université d'Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2004, pp. 41-54.

<sup>7</sup> Dans le chapitre 2 de la première partie de *L'Homme de génie*, Lombroso soumet aussi les génies à ce type de mensurations, dans le vain espoir d'établir leur dégénérescence.

<sup>8</sup> C'est le docteur Émile Laurent qui a entrepris de mesurer le pénis de tous les délinquants. Ses résultats ont été publiés en 1892 dans un article des *Archives d'anthropologie criminelle* intitulé « La Verge des criminels ». Selon lui, ce sont les souteneurs qui sont les mieux pourvus en la matière...

*combinaison de douches habilement sériées... bien résolu à continuer cette thérapeutique jusqu'à guérison parfaite... je veux dire jusqu'à ce que ces pauvres fussent devenus riches... [...] Au bout de sept semaines... l'un de ces pauvres avait hérité de deux cent mille francs... un autre avait gagné un gros lot au tirage des obligations de Panama... un troisième avait été réclamé par Poidatz, pour rendre compte, dans Le Matin, des splendides représentations des théâtres populaires... Les sept autres étaient morts... Je les avais pris trop tard !...*<sup>9</sup>

La démonstration est évidemment aussi absurde logiquement, et aussi monstrueuse moralement, que celle des esclavagistes que fait parler Montesquieu pour mieux les disqualifier : la conception de la société qu'elle induit s'effondre d'elle-même.

Mêmes extrapolations grotesques, abusivement parées du manteau de la scientificité, dans l'étude du génie, qui ne serait, selon Lombroso, qu'une « *psychose dégénérative du groupe épileptique*<sup>10</sup> ». Conclusion évidemment abusive aux yeux de Mirbeau, qui attend en vain des preuves :

*Oserai-je vous avouer que le criminaliste, presque toujours un fonctionnaire, et s'appelât-il Lombroso, m'est un fort suspect savant, et tant qu'il ne m'aura pas décrit, expliqué, commenté les déviations et les altérations cérébrales qui existent certainement dans le cerveau d'un Bismarck, d'un Napoléon, d'un Stanley, je me tiendrai, vis-à-vis de lui, comme l'Europe vis-à-vis d'elle-même, et état de paix armée et de méfiante réserve*<sup>11</sup>.

Tout aussi peu scientifique à ses yeux est la compilation, sans la moindre critique historique, d'anecdotes puisées aux sources les plus diverses, pas toujours fiables et parfois controuvées, pour mettre en lumière la « *nature morbide-dégénérative* » des génies (p. 437). Elle permet à Lombroso de mettre sous la même étiquette les individus les plus différents<sup>12</sup>, qui n'ont d'autre point commun que d'avoir laissé une trace dans l'histoire, ce qui ne saurait évidemment constituer une preuve de supériorité intellectuelle : des écrivains, des philosophes, des hommes de science, des artistes, des religieux et des hommes de pouvoir, les uns très célèbres et les autres beaucoup plus obscurs, les uns bénéficiant de qualités effectivement exceptionnelles, les autres plus ordinaires, sans jamais donner du génie la moindre définition qui puisse justifier ces rapprochements. Il met ainsi dans le même sac Savonarole, Infantin et François d'Assise ; il qualifie d'aliénés Baudelaire et Newton, Rousseau et Schopenhauer, Fourier et Swift, Gogol et Hoffmann, Pascal et Edgar Poe, Mozart et Beethoven, autant de penseurs et de créateurs pour qui Mirbeau n'a jamais cessé de professer la plus vive admiration ; et il classe allègrement, parmi les « *fous littéraires* », les poètes parnassiens, les symbolistes, les décadents, Paul Verlaine, et même le « *divin* » Stéphane Mallarmé, à qui Mirbeau, de son propre aveu, vouait un culte. Aussi les conclusions du criminologue italien lui semblent-elles d'un burlesque échevelé, qui suffit à condamner ses prémisses. Il s'amuse donc à mettre en lumière l'absurdité de cette thèse en imaginant un médecin lombrosien du nom de Trépan, qui traite de fou Émile Zola, en pleine affaire Dreyfus, au moment où les intellectuels du monde entier voient au contraire dans l'auteur de « *J'accuse* » l'exemple même de la lucidité et du courage :

*[...] nous avons cru longtemps que le formidable et héroïque Zola jouissait de la plus forte santé intellectuelle !... Tous ses ouvrages semblaient attester, crier cette vérité ! Eh bien, pas du tout !... Zola un délinquant, mon vieux !... Un malade qu'il faut soigner au lieu de l'admirer... et dont je ne conçois pas que nous n'ayons pu obtenir encore, au nom de l'hygiène*

---

<sup>9</sup> *Les 21 jours d'un neurasthénique*, chapitre XIX (*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel, 2001, t. III, pp. 210-212. Dans son article « *Voici le froid* » (*Le Journal*, 17 décembre 1899), l'un des deux pauvres rescapés de l'expérimentation de Triceps avait « *hérité d'un oncle inconnu une somme de 550 000 francs* » et l'autre gagné le gros lot au tirage des obligations de Panama. Mirbeau reprendra cette critique dans sa farce de 1904 *Interview* (recueillie dans le tome IV de son *Théâtre complet*, Eurédit, Cazaubon, 2003).

<sup>10</sup> *L'Homme de génie*, loc. cit., p. 490.

<sup>11</sup> Octave Mirbeau, « *À M. Hamon* », *L'Écho de Paris*, 12 décembre 1893 (article recueilli dans ses *Combats littéraires*, à paraître).

<sup>12</sup> Il en va de même dans *L'Homme criminel*, où les prostituées, les pédérastes, les vagabonds, les anarchistes, et jusqu'aux paresseux, sont cités au milieu des criminels, sans que Lombroso donne du criminel une définition qui justifie ces classifications arbitraires. Gabriel Tarde conteste aussi la confusion commise par Lombroso entre le criminel, le fou, le sauvage et l'enfant encore dépourvu de sens moral (Lombroso écrit en effet que « *l'enfant représenterait un homme privé de sens moral, c'est-à-dire un criminel-né* », *L'Homme criminel*, p. 92).

*nationale, la séquestration dans une maison de fous*<sup>13</sup> !

Deux ans plus tard, Mirbeau enfonce le clou dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* en mettant les thèses du criminaliste italien dans la bouche d'un autre faux savant doté de l'improbable patronyme de Triceps : « *Remarquez bien, mes amis, que ce que je dis de Zola, je le dis également d'Homère, de Shakespeare, de Molière, de Pascal, de Tolstoï... Des fous... des fous... des fous*<sup>14</sup>. »

Dans cette démonstration par l'absurde de la vanité des thèses lombrosiennes, Mirbeau exprime plus généralement ses vives réticences à l'égard de l'idéologie scientiste qui triomphe avec la République. Il n'est pas dupe de ses prétentions paranoïaques à tout expliquer<sup>15</sup> et à rendre compte, par des interprétations réductrices, de phénomènes infiniment complexes, qui dépassent de beaucoup les capacités de la raison<sup>16</sup>. Et, surtout, il y voit un nouvel opium du peuple, succédané des anciennes religions, dont la nouvelle classe dominante se sert pour justifier son pouvoir au nom de la science, qui remplit alors pour la bourgeoisie la fonction jadis dévolue à l'Église romaine pour l'aristocratie et la monarchie de droit divin. Il est donc de son devoir de dessiller les yeux de ses lecteurs et de faire apparaître cette idéologie mystificatrice pour ce qu'elle est : une vulgaire et dangereuse *grimace*.

## NATURE ET CULTURE

Les thèses lombrosiennes ne sont donc point seulement aberrantes du point de vue scientifique, elles constituent aussi une menace pour qui rêve de justice sociale. Anticipant la pseudo-sociobiologie américaine de ces deux dernières décennies, elles tendent en effet à mettre sur le compte de l'hérédité et de la biologie<sup>17</sup>, qui ont bon dos, des comportements jugés asociaux et dangereux, alors qu'ils sont en réalité, pour l'essentiel, le fruit pourri d'une société inégalitaire, qui engendre corollairement la misère et le crime. Mirbeau oppose clairement les deux modes d'explication par la bouche d'une caricature de scientiste :

*Tandis que vous prétendiez que la pauvreté était le résultat d'un état social défectueux et injuste, moi, j'affirmais qu'elle n'était pas autre chose qu'une déchéance physiologique individuelle... Tandis que vous prétendiez que la question sociale ne pourrait être résolue que par la politique, l'économie politique, la littérature militante, moi je criais bien haut qu'elle ne pouvait l'être que par la thérapeutique...*<sup>18</sup>

Or, pour notre romancier, comme pour Gabriel Tarde ou le professeur Lacassagne<sup>19</sup>, cela relève de l'évidence : on ne naît pas prostituée ou délinquant, on le devient !

Prenons l'exemple de la prostitution qui touche Mirbeau de près, dans la mesure où il a prostitué sa plume pendant douze ans et a souventes fois développé le parallélisme entre la prostitution des corps et celle de l'esprit, notamment dans son roman posthume et inachevé, *Un gentilhomme*<sup>20</sup>. Dans le premier chapitre de son essai tardif, *L'Amour de la femme vénale*<sup>21</sup>, où il

<sup>13</sup> Octave Mirbeau, « Par la science », *Le Journal du peuple*, 29 mars 1899.

<sup>14</sup> *Les 21 jours d'un neurasthénique*, op. cit., p. 210. Dès le 2 juillet 1886, Mirbeau avait intitulé « Un fou » un article du *Gaulois* consacré à Tolstoï, jugé fou par ses compatriotes pour avoir voulu mettre en pratique la morale évangélique.

<sup>15</sup> Pour Robert Ziegler, le naturalisme zolien relève de cette paranoïa scientiste, que Cyndy Hendershot affirme être « typique des intellectuels européens fin-de-siècle ». et qui est caractéristique d'une grande partie de la pensée de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, car, d'après Hendershot, elle entretient un lien, « avec l'augmentation de la prépondérance du discours scientifique à travers tout le discours social et avec le sentiment d'infériorité ressenti par les non-scientifiques accablés de terminologie scientifique » (« Naturalism as Paranoia in Octave Mirbeau », *French Forum*, printemps 2002, vol. 27, n° 2, pp. 49-63).

<sup>16</sup> Voir Pierre Michel, « Mirbeau et la raison », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, 1999, pp. 4-31.

<sup>17</sup> Lombroso écrit par exemple que « la stupidité [du crétin] et l'intelligence [de l'homme de génie] ne sont qu'un résultat de l'organisme » (*L'Homme criminel*, p. 38) : matérialisme grossièrement réducteur et par trop suspect, aux yeux d'un partisan d'un matérialisme dialectique tel que Mirbeau. Voir notre article sur « le matérialisme de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, pp. 292-312).

<sup>18</sup> *Les 21 jours d'un neurasthénique*, in *Œuvre romanesque*, t. III, p. 210.

<sup>19</sup> Pour Gabriel Tarde, la criminalité est le produit d'apprentissages et d'imitations (*La Criminalité comparée*, 1886). Pour Lacassagne, la société est comme un bouillon de culture pour le microbe qu'est le criminel.

<sup>20</sup> Recueilli dans le tome III de l'*Œuvre romanesque*.

s'interroge sur « *l'origine de la prostituée* », Mirbeau établit une corrélation directe entre la sordide misère infligée aux prolétaires par un ordre social inhumain et la perte de tout repère moral chez les fillettes des milieux défavorisés, qui sont ainsi prédisposées à faire commerce de leurs charmes dès qu'elles prendront conscience de leur pouvoir d'attraction. Dès lors, exposées sans défenses morales à toutes les concupiscences, et dévergondées prématurément par une société qui « *ne leur offre que l'exemple de la corruption* » (p. 49), elles ont tôt fait d'apprendre que le désir qu'elles voient s'allumer dans les yeux des prédateurs en quête de chair fraîche<sup>22</sup> peut devenir pour elles une source de profit et « *un moyen d'échapper à la misère* » (p. 49). C'est l'extrême pauvreté matérielle et morale de nombre de femmes qui les conditionne à accepter les propositions de mâles libidineux ou de maquerelles enjôleuses. Elle ne suffirait cependant pas à expliquer le recours à la prostitution s'il n'existait une demande, permanente et élevée, de chair féminine : si la femme vénale se caractérise par « *la nécessité d'échanger son corps contre de l'or* » (p. 47), c'est bien parce qu'il y a des hommes prêts à la payer pour les plaisirs, réels ou fantasmés, qu'ils en attendent. Loin d'être un problème pour la société bourgeoise, elle lui est au contraire « *indispensable pour deux raisons principales* » : « *D'une part, le désir pervers est un constituant éternel de l'esprit de l'homme ; d'autre part, le fonctionnement du mariage et de l'union libre trop imparfait pour éviter le recours à la prostitution* » (p. 61). C'est donc l'ordre bourgeois, patriarcal et hypocrite, qui porte la responsabilité de l'esclavage prostitutionnel, et c'est la société malade qu'il faudrait soigner en s'attaquant aux racines du mal ! Quant aux prostituées, loin d'être des délinquantes à réprimer, ni *a fortiori* des criminelles<sup>23</sup>, elles sont d'innocentes victimes, qui accomplissent héroïquement une mission indispensable à l'ordre établi en assouvissant « *des besoins aussi vitaux que le pain quotidien* ». Il faudrait donc leur reconnaître les mêmes droits et le même statut qu'aux autres travailleurs et leur accorder le respect, la dignité et la reconnaissance que l'on ne refuse même pas aux « *balayeurs des rues* » et aux « *vidangeurs de fosses d'aisance* » (p. 78) !

L'anarchiste Mirbeau fait de la criminalité une analyse parallèle. Loin d'être le produit de l'atavisme et de s'enraciner dans la morphologie et la physiologie de certains individus qui seraient en quelque sorte “mal nés”, elle est le plus souvent le fruit de la misère, de l'oppression et de l'injustice sociale. Puisque l'honnêteté ne paye pas, dans une société qui repose entièrement sur le vol – dont Mirbeau fait l'éloge paradoxal dans sa farce *Scrupules* (1902) –, et puisque le pouvoir des nantis n'assure même pas aux prolétaires le minimum vital, faut-il s'étonner si certains d'entre eux, pour assurer leur survie et celle de leurs enfants, en arrivent à voler et, le cas échéant, à tuer ? La société ne fait que récolter ce qu'elle a semé, comme l'écrit Mirbeau dans son célèbre article sur Ravachol<sup>24</sup>.

Cependant, il ne se contente pas de mettre banalement en accusation une société inégalitaire et criminogène : pour lui, en effet, la « *loi du meurtre* » – ce que Joseph de Maistre appelait « *la loi universelle de la destruction* » – est une infrangible loi naturelle, qui régit l'espèce humaine comme l'ensemble des espèces animales, et les sociétés se contentent de canaliser l'instinct de meurtre en lui offrant des exutoires légaux : la guerre, les expéditions coloniales, les pogromes antisémites, la chasse<sup>25</sup>... Le criminel que l'on guillotine ne fait guère qu'obéir à des impulsions naturelles et se plier à ce modèle social ; son seul tort, c'est d'être un modeste artisan de la mise à mort, et non un industriel patenté, comme les “grands” hommes de guerre et les “grands” conquérants, dont les manuels scolaires chantent le los et en l'honneur desquels on élève de

<sup>21</sup> *L'Amour de la femme vénale*, Indigo - Côté Femmes, 1994. C'est à cette édition que renvoie la pagination.

<sup>22</sup> Thème souvent traité par Mirbeau, notamment dans plusieurs de ses contes, et aussi dans *La Maréchale*, *Vieux ménages*, *Le Journal d'une femme de chambre* et *Le Foyer*.

<sup>23</sup> Lombroso parle souvent des prostituées parmi les criminels, avec qui elles ont, selon lui, « *tant d'analogies* » (p. 498) et il intitule même un chapitre « *Le crime et la prostitution chez les sauvages* », comme si les deux allaient de pair (*L'Homme criminel*, pp. 35-38).

<sup>24</sup> Octave Mirbeau, « *Ravachol* », *L'Endehors*, 1<sup>er</sup> mai 1892 (article recueilli dans ses *Combats politiques*, Séguier, 1990, pp. 121-125). Il y écrit notamment : « *La société aurait tort de se plaindre. Elle seule a engendré Ravachol. Elle a semé la misère : elle récolte la révolte. C'est juste.* »

<sup>25</sup> Sur ce point, voir le Frontispice du *Jardin des supplices* (tome II de l'*Œuvre romanesque*).

belliqueuses statues commémoratives dans tous les pays du monde<sup>26</sup>. Le crime n'est donc pas l'apanage d'individus mal prédisposés par leurs gènes, il est la chose du monde la mieux partagée, et n'importe quel individu, fût-il la plus pacifique, peut devenir criminel, pour peu que les circonstances s'y prêtent, à l'instar du héros du *Calvaire* (1886), Jean Mintié. Mais en ce cas c'est la société qui, en exacerbant le nationalisme ou le fanatisme religieux, ou bien en développant le mythe de l'amour et en conditionnant les mâles à exercer sur les femmes une jalousie possessive, suscite le passage à l'acte et apporte aux meurtriers une justification bien commode.

Ce que Mirbeau reproche à Lombroso et à ses disciples, c'est donc d'attribuer à la nature, qui n'en peut mais, ce qui relève en réalité de la culture et de l'organisation sociale<sup>27</sup>. Ils sont instrumentalisés par la classe dominante, qui se dédouane à bon compte de toute responsabilité dans la sécrétion de l'exclusion, de la misère, de la prostitution et de la guerre : ils sont « *l'excuse des riches* » en leur permettant de mettre en accord « *leur conscience avec leur férocité*<sup>28</sup> ». Ce faisant, ils contribuent à criminaliser les victimes et à justifier hypocritement leur répression, alors que, pour sa part, Mirbeau s'est donné pour mission de mettre sa plume au service des humiliés, des offensés et de tous les sans-voix, et de participer un tant soit peu au progrès de la Justice et de la Vérité, les valeurs cardinales des dreyfusards.

Mais il y a pire encore : c'est l'inversion totale des valeurs éthiques nécessaires aux sociétés, la confusion du bien et du mal, du sain et du malade, auxquelles aboutissent Lombroso et ses partisans. Ainsi Mirbeau fait-il dire au lombrosien Dr Trépan :

*Tu sais que les soi-disant facultés de l'esprit... les soi-disant vertus morales dont l'homme est si fier, la probité, la résignation, l'amitié, le courage, l'héroïsme, l'esprit de justice, etc., etc., ne sont que des tares physiologiques graves... des déchéances organiques... des manifestations plus ou moins dangereuses de la grande, de l'unique maladie de notre temps : la névrose*<sup>29</sup>.

Par le truchement de son caricatural scientifique, il fait d'une pierre deux coups : d'une part, il souligne l'aberration, et aussi l'hypocrisie, d'une société qui, au nom de la science, saperait ses propres fondements en prétendant éliminer des comportements éthiques socialement utiles ; et, d'autre part, il met en lumière la maladie qui frappe l'ordre bourgeois et que les scientifiques eux-mêmes reconnaissent comme une évidence : l'universelle névrose. Puisque, décidément, c'est la société qui est malade, c'est elle qu'il conviendrait de soigner, en la chamboulant complètement, au lieu de s'en prendre à des boucs émissaires, dont le sacrifice est dépourvu de toute vertu thérapeutique.

## FOLIE ET GÉNIE

La troisième critique majeure que Mirbeau adresse à Lombroso porte sur la conception qu'il se fait du génie. Non pas qu'il veuille à tout prix donner des hommes de génie une image aseptisée et mensongère. Bien au contraire, il se gausse du souci des bien-pensants, *culottiers* de la littérature, de faire à tout prix du grand homme « *un personnage sympathique, comme au théâtre* », alors que, pour lui, « *c'est par ses péchés qu'un grand homme nous passionne le plus* » : ainsi, « *c'est par ses faiblesses, ses ridicules, ses hontes, ses crimes et tout ce qu'ils supposent de luttres douloureuses, que Rousseau nous émeut aux larmes, et que nous le vénérons, que nous le chérissons, de tous les*

---

<sup>26</sup> Mirbeau développe cette opposition dès 1885 dans « La Guerre et l'homme », *La France*, 10 septembre 1885 (recueilli dans *Lettres de ma chaumière*, 1885, pp. 283-299, et, partiellement, dans *Combats politiques*, pp. 89-92).

<sup>27</sup> Pour les mêmes raisons, Mirbeau se moque d'August Strindberg quand le dramaturge suédois, en recourant aux mêmes procédés pseudo-scientifiques que Lombroso, prétendra à son tour inscrire dans leurs gènes la tare de l'infériorité des femmes : « *Je ne vous parlerai pas des expériences scientifiques, pesées, mensurations, analyses chimiques, descriptions micrographiques, etc., toute cette cuisine de laboratoire à laquelle se livre M. Strindberg dans l'espoir de découvrir au fond d'une éprouvette un précipité d'infériorité féminine ou le bacille de la supériorité masculine. Tout cela me paraît d'un snobisme assez caractérisé* » (« Sur un article de M. Strindberg », *Gil Blas*, 1<sup>er</sup> février 1895 (recueilli dans les *Combats littéraires* de Mirbeau).

<sup>28</sup> Octave Mirbeau, « Voici le froid », *Le Journal*, 17 décembre 1899.

<sup>29</sup> Octave Mirbeau, « Par la science », *Le Journal du peuple*, 29 mars 1899. Même idée dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*, in *Œuvre romanesque*, t. III, p. 210.

*respects, de toutes les tendresses qui sont dans l'humanité*<sup>30</sup> ». Mais les humaines faiblesses, voire les crimes, des génies ne sont pas pour autant assimilables à la folie, sous prétexte qu'il y aurait, selon Lombroso, « *de nombreux points de coïncidence* », et même « *une véritable continuité* », entre « *la physiologie de l'homme de génie*<sup>31</sup> et *la pathologie de l'aliéné* » (p. 490). Certes, dans sa préface à l'édition française de 1889, Charles Richet atténue quelque peu le caractère par trop tranché de cette affirmation en précisant que les génies se distinguent des fous par leur fécondité, par « *la clarté et l'étendue* » de leur intelligence et par leur esprit critique, qui leur permet « *de corriger la fougue de leur imagination* » (p. XI). Et, surtout, il rejoint Mirbeau en leur reconnaissant « *ce caractère spécial de voir ce que les autres ne voient pas* », parce qu'ils voient « *plus, mieux et autrement* » que le commun des mortels (p. VI). Mais il ne conteste pas pour autant l'assimilation faite par Lombroso, sur la base de symptômes supposés communs, et dont se moque Mirbeau quand il fait dire à son Dr Trépan :

*Tu sais à la suite de quelles expériences rigoureuses nous fûmes amenés à décréter que le génie, par exemple, et même la simple intelligence, n'étaient que d'affreux troubles mentaux ?... Les hommes de génie, des maniaques, des alcooliques, des dégénérés, des aberrants, des fous !... Les hommes d'intelligence ?... Des brutes*<sup>32</sup> !...

Or, quels sont, selon Lombroso, les symptômes de la folie chez les écrivains ? La fréquence des jeux de mots, l'exagération des systèmes, la tendance à parler de soi, la propension excessive aux vers et aux assonances dans la prose et l'originalité exagérée, qui sont autant de « *phénomènes morbides* » (p. 491) ! Dans *L'Homme criminel*, il va jusqu'à voir dans la « *tendance exagérée à la raillerie* » la « *preuve d'un esprit dépravé et d'un mauvais cœur* » (p. 451) : chez nombre d'écrivains, la folie serait donc, pour lui, bien proche de la criminalité... On croit rêver, car, à ce compte-là, il n'est pas un seul écrivain digne de ce nom qui ne mérite d'être catalogué parmi les fous, voire parmi les fous dangereux et criminels, à commencer par Mirbeau lui-même, naturellement... Aussi l'auteur de *L'Abbé Jules* a-t-il beau jeu d'ironiser, par la bouche de Triceps, sur la « *découverte géniale de Cesare Lombroso, qui prouva que l'intelligence n'était qu'une dégénérescence, et le génie un crime*<sup>33</sup> ».

Tout aussi saugrenus sont, en particulier, les symptômes de la folie que Lombroso décèle chez Baudelaire, « *type véritable du fou possédé de la manie des grandeurs : allure provocante, regard de défi, contentement extravagant de soi-même* » (p. 92). Son diagnostic est conforté à ses yeux par les hallucinations, l'hyperesthésie, l'apathie et les excès de boissons du poète, ainsi que par son amour des femmes laides et, pour finir, sa paralysie générale...

On comprend mieux l'abîme qui sépare l'écrivain français du criminologue italien. Pour celui-ci, tout ce qui distingue des individus de la norme – norme affective<sup>34</sup>, comportementale, vestimentaire et même littéraire – en vigueur à son époque et dans sa classe sociale, tout écart par rapport à ses propres habitudes culturelles, considérées comme civilisées, et partant universalisables, constitue un symptôme d'aliénation mentale et de dégénérescence<sup>35</sup>, qu'il s'agisse de fous caractérisés ou de simples « *mattoïdes*<sup>36</sup> », comme il les dénomme, tels que Jules Michelet. Pour un individualiste et un libertaire tel que Mirbeau, au contraire, c'est en se distinguant de la masse larvisée qu'un individu a des chances de devenir un homme digne de ce nom, et c'est la richesse inappréciable des grands écrivains et des grands artistes que de nous y aider, en nous

---

<sup>30</sup> *Les 21 jours d'un neurasthénique*, in *Œuvre romanesque*, t. III, p. 563.

<sup>31</sup> Parmi les symptômes physiologiques de la dégénérescence chez les hommes de génie, Lombroso relève le rachitisme, le bégaiement, le somnambulisme, le misonéisme, le vagabondage et l'hyperesthésie (chapitre 2 de la deuxième partie de *L'Homme criminel*).

<sup>32</sup> Octave Mirbeau, « Par la science », *Le Journal du peuple*, 29 mars 1899.

<sup>33</sup> Octave Mirbeau, « Voici le froid », *Le Journal*, 17 décembre 1899.

<sup>34</sup> Lombroso écrit par exemple que le criminel et le fou se caractérisent par « *l'aberration du sentiment* » et que jamais, chez eux, l'intelligence « *ne s'accorde avec le sentiment affectif normal* » (*L'Homme criminel*, p. 363).

<sup>35</sup> Lombroso définit ainsi la dégénérescence : « *l'action de l'hérédité sur les enfants d'individus adonnés à l'ivresse ou frappés par la syphilis, la folie et la phthisie, ou bien atteints par une cause accidentelle grave* » (*L'Homme de génie*, p. 6).

<sup>36</sup> Lombroso appelle « *mattoïde* » l'« *anneau intermédiaire entre les fous de génie, les hommes sains et les fous proprement dits* » (*L'Homme de génie*, p. 339).



permettant de découvrir, par leur truchement, ce qu'eux seuls ont pu percevoir et exprimer, justement parce qu'ils sont entrés en dissidence et sont devenus des voyants au terme d'une longue et douloureuse ascèse. Alors que Lombroso nous invite à « *ne point [nous] laisser éblouir par ces génies* », même quand ils « *ont pu contribuer aux progrès humains* », parce qu'il est dangereux de laisser des aliénés influencer « *la destinée des peuples* » (p. 493), Mirbeau se fait délibérément le chantre de ceux qui sont les phares de l'humanité. L'un plaide pour l'ordre social, pour la règle uniformisante, pour la conformité aux lois et aux usages considérés comme un progrès émancipateur ; l'autre pour l'anarchie, pour l'exception, pour le libre développement des potentialités de chacun que les lois et usages ne font au contraire qu'entraver.

\* \* \*

De la critique dévastatrice que Mirbeau fait des conclusions de Lombroso, il n'y a guère que deux idées – et encore ! – qui puissent à la rigueur en réchapper.

- Tout d'abord, le romancier est d'accord pour voir dans les croyances religieuses une aliénation particulièrement développée chez les esprits incultes<sup>37</sup>, et dans ce qu'il est convenu d'appeler la sainteté une forme de déséquilibre mental, que Lombroso qualifie d' « *hystérie* » ou de « *folie morale*<sup>38</sup> ». Il n'est pas sûr pour autant que les deux hommes convergent réellement et que leur anticléricalisme soit de la même farine, puisque Mirbeau voit aussi dans l'idéologie scientiste, qu'incarne précisément Lombroso, une forme moderne d'aliénation en concurrence avec l'ancienne.

- Ensuite, tous deux condamnent le prétendu “bon sens”, au nom duquel les Francisque Sarcey, les Albert Wolff et les Jules Claretie exercent une véritable dictature sur la vie culturelle d'un pays comme la France. Aussi Mirbeau est-il satisfait de retrouver sa propre critique du “bon sens” niveleur et castrateur sous la plume du criminologue, comme il s'en ouvre à Claude Monet en 1890 :

*Justement, je lis, en ce moment, un livre de pathologie cérébrale : L'Homme de génie, par Lombroso. Et j'y vois ceci : que le génie manque d'esprit critique, c'est pourquoi il est l'homme de génie ; tandis que tous les hommes médiocres ont l'esprit critique, et manquent du souffle créateur, ce qui est le fait de tous les critiques, artistiques, littéraires ou philosophiques. Or, l'esprit critique, Lombroso appelle ça le bon sens, ce qui est, pour lui, une tare intellectuelle, et ce qui a constitué la résistance aveugle à tous les progrès de l'esprit humain<sup>39</sup>. Et je suis bien heureux de penser que vous n'avez pas de bon sens, ni moi non plus<sup>40</sup>.*

Mais de nouveau il n'est pas sûr que la convergence apparente soit bien réelle. Car, quand il traite des artistes de génie, jetés dans le même sac d'infamie, on a bien l'impression que Lombroso partage « *le gros bon sens* » de Francisque Sarcey, même s'il est vrai, paraît-il, que ses goûts artistiques par ailleurs étaient un peu moins rétrogrades qu'on aurait tendance à en conclure.

---

<sup>37</sup> Lombroso écrit que « *la religion est la résultante d'un sentiment atavistique et a d'autant plus de force que l'esprit est moins cultivé et que le peuple est plus primitif* » (*L'Homme criminel*, p. 445).

<sup>38</sup> *L'Homme criminel*, p. XVII.

<sup>39</sup> Lombroso écrit également dans *L'Homme criminel* : « *Rien ne fait plus de tort que la logique, que le gros bon sens, le plus grand ennemi des grandes vérités* » (pp. XVI-XVII).

<sup>40</sup> Octave Mirbeau, lettre à Claude Monet de la mi-mai 1890, *Correspondance avec Claude Monet*, Tusson, Le Lérot, 1990, p. 95 (lettre recueillie dans le tome II de la *Correspondance générale* de Mirbeau, l'Age d'Homme, pp. 232-233, à paraître fin 2004).



Claude Monet

Si, pour l'édification et la jubilation de ses lecteurs, Mirbeau se plaît à caricaturer les thèses et la méthode du médecin italien, ce n'est pas seulement parce qu'il les juge grotesques et ridicules, c'est surtout parce qu'il les considère comme socialement dangereuses, nonobstant les étiquettes de "progressiste" et de "socialiste" dont se targue Lombroso. Il a tout de suite compris que les possédants trouveraient, à leurs extorsions et à l'exercice éhonté de leur pouvoir, des justifications prétendument scientifiques, beaucoup trop commodes pour être honnêtes, qui leur garantiraient obéissance et impunité. Et il lui est apparu urgent de les discréditer, comme parallèlement, il s'est employé à détruire une autre illusion dangereuse pour l'émancipation des miséreux de ce monde : la mystificatrice confiance des électeurs moutonniers dans le bulletin de vote, qui ne leur donne en réalité que le pouvoir dérisoire de choisir "librement" le boucher qui les tuera et le bourgeois qui les mangera<sup>41</sup>. Même si, en se gaussant des grotesques prétentions scientifiques du criminaliste, il semble se retrouver sur la même ligne que Brunetière et la *Revue des deux mondes*, en fait il s'agit indéniablement d'une critique de gauche d'une inspiration toute différente : en effet, la critique de droite de Brunetière ne s'en prend au déterminisme lombrosien, accusé d'entraîner l'irresponsabilité des délinquants, que pour mieux affirmer le droit sacré que possède la société, soucieuse de loi et d'ordre, de réprimer impitoyablement tous ceux qui sont considérés comme des dangers sociaux pleinement "libres" et par conséquent responsables de leurs actes ; Mirbeau cherche au contraire à protéger les marginaux, les pauvres et les opprimés contre tous les risques de normalisation, d'uniformisation, voire d'élimination, au nom de la "science" et du "progrès" que Lombroso est supposé incarner.

À la critique politique de l'intellectuel libertaire s'ajoute la critique esthétique de l'amateur de beau et du chantre de l'art moderne : si les thèses de Lombroso avaient triomphé et régi durablement la République bourgeoise, n'aurait-il pas été en droit de craindre qu'il n'en fût fini des grands artistes qu'il chérit et qui seraient tout juste bons à crever de faim, ou à être psychiatisés, voire emprisonnés dans un asile, à l'instar de Camille Claudel ou d'Antonin Artaud ? En les combattant et en les livrant au ridicule qui tue, ce ne sont pas seulement les prolétaires, les vagabonds et les prostituées qu'il défend, c'est aussi Monet, c'est Rodin, c'est Mallarmé, c'est Van Gogh ; et, par-delà « *les grands dieux de [son] cœur* », ce sont, plus généralement, la liberté de l'esprit et la création artistique qu'il entend préserver.

Pierre MICHEL

Université d'Angers

[Cet article est la version française de la communication italienne « Mirbeau critico di Lombroso », faite au colloque *Cesare Lombroso* de Gênes, 25 septembre 2004]

---

<sup>41</sup> Voir son appel à « *la grève des électeurs* », paru dans *Le Figaro* du 28 novembre 1888 (recueilli dans ses *Combats politiques*, loc. cit., pp. 109-115).

